

***Memorias de piedra y de acero. Los monumentos a las víctimas de la Guerra Civil y del franquismo en Euskadi (1936-2017)*, Jesús Alonso Carballés, Bizkaia, Gernika-Lumoko Historia Bilduma, XII, 2017, 460 p., ISBN: 978-84-945379-5-0**

Memorias de piedra y de acero est l'aboutissement d'un travail d'H.D.R. présenté en 2016, lors de la 80ème année de la commémoration de la Guerre Civile espagnole. C'est dans ce contexte historique que ce livre propose une étude diachronique des conflits de mémoires de guerre, depuis les années 30 jusqu'à de nos jours, au Pays Basque. Le travail de Jesús Alonso Carballés offre un regard historiographique original, puisqu'il se fonde sur l'observation des monuments commémoratifs dans l'espace public. L'auteur oppose alors la mémoire de pierre à la mémoire d'acier, qui symbolisent métonymiquement la mémoire des victimes franquistes et celle des victimes républicaines. Ces monuments commémoratifs, stèles à la fois physiques et symboliques, condensés de mémoire, s'avèrent être les pierres de touche de l'idéologie dominante d'une société. L'hypothèse de J. A. Carballés est que le monument commémoratif fonctionne à la manière d'une soupape de sécurité, face à un besoin social de maintenir vivace le passé dans le présent. Il commémore le passé, tout en étant révélateur des mentalités présentes, afin de mettre en garde les générations futures. En outre, il serait réducteur d'en oublier la qualité d'instrument politique. Le monument, comme artifice de la mémoire, est à considérer comme tout autre "document"¹ historique, avec précaution et discernement.

Le livre s'ouvre sur une introduction qui vise à préciser un certain nombre de notions avant d'entrer dans l'analyse à proprement dite : y sont abordés le lien conceptuel entre la mémoire et sa correspondance monumentale, les termes de "guerre", de "violence politique" et de "victime" et la faculté signifiante du monument. L'auteur s'intéresse alors dans un premier temps aux monuments érigés en hommage aux victimes franquistes. Dans un deuxième temps, il met en lumière une production monumentale plus tardive, celle visant à réhabiliter la mémoire des victimes républicaines. Pour finir, J. A. Carballés propose un troisième temps de réflexion, non plus chronologique mais thématique : il y est question de l'esthétique, des acteurs et des lieux qui conditionnent la présence de ces monuments.

Immédiatement après la fin de la guerre en 1939, l'Etat franquiste se fit un devoir de rendre hommage à ses victimes, ses "morts" et ses "martyrs", pour reprendre la terminologie en vigueur à l'époque. De nombreux monuments commémoratifs surgirent de terre, dans un but mémoriel et propagandiste, afin de légitimer le gouvernement franquiste. Les monuments de cette période se distinguaient par leur sobriété et leur solidité. La pierre fut le principal matériau retenu par la Direction générale de l'architecture, la Direction du service national de propagande et les municipalités. Les stèles étaient bien souvent accompagnées d'un ensemble de symboles, telle que la croix, comme emblème allégorique de la foi chrétienne des victimes et du régime franquistes. Au Pays Basque, la croix apparaissait parfois dans le prolongement d'un obélisque, accompagnée ou non du joug et des flèches de la Phalange et de la croix de Bourgogne du Carlisme. Ces monuments étaient de taille considérable, ils s'imposaient à la

¹ Jacques Le Goff, *El orden de la memoria. El tiempo como imaginario*, Barcelona, Paidós, 1991 cité par Jesús Alonso Carballés, *Memorias de piedra y de acero. Los monumentos a las víctimas de la Guerra Civil y del franquismo en Euskadi (1936-2017)*, Bizkaia, Gernika-Lumoko Historia Bilduma, 2017, p. 362.

vue des citoyens, bien souvent dans des lieux stratégiques de l'espace urbain, comme la place publique. L'historien procède par la suite à l'étude de cas particuliers, en commençant par la ville de Bilbao, puis de Tolosa et de Saint-Sébastien avant d'évoquer l'exemple de Vittoria. Il est frappant de voir qu'un certain nombre de ces monuments furent détruits lors d'attentats à la fin des années 70, durant les dernières années de dictature et après la mort de Francisco Franco. À partir de 1979 et jusqu'aux années 2000, ils sont inéluctablement évincés du paysage espagnol, par décision municipale. Certains symboles et monuments demeurent malgré tout à leur place, loin des villes ou vidés de leur contenu sémantique, comme sur le mont Saibigain : l'enveloppe monumentale reste mais elle est investie d'une autre mémoire, celle des républicains.

En effet, à partir de la transition démocratique, le démantèlement de certains monuments a donné lieu à l'édification d'un ensemble de monuments antagoniques aux premiers, destinés à célébrer la mémoire des victimes républicaines. Quelques exemples pionniers sont signalés par l'auteur, comme le monument funéraire de Luis Peña Ganchegui à Oiartzun, érigé en 1977, et la stèle en hommage aux morts du bombardement de Guernica, en 1987. Il est frappant de constater qu'il fallut près de quarante ans pour que les premiers monuments aux victimes républicaines apparaissent au Pays Basque. Cependant, c'est durant la dernière décennie que le nouveau tissu mémoriel s'est véritablement mis en place, encouragé par la Loi sur la Mémoire Historique Nationale de 2007. Jesús Alonso Carballés distingue ensuite les monuments à la mémoire de victimes à la fois plus spécifiques et marginales: les femmes emprisonnées à Saturrarán, les enfants basques exilés en 1937, les homosexuels persécutés, les victimes des bombardements aériens, les morts aux fronts, etc. La mémoire est alors qualifiée de "mémoire d'acier", car l'acier Corten devient à cette époque le matériau de prédilection. En réalité, les matériaux et les supports sont divers : en prenant appui sur des cas concrets, l'auteur donne à voir un ensemble de sculptures en acier, béton, bronze, granit, céramique, verre, pierre...sous la forme de monolithes, de plaques, de peintures murales, etc. Les monuments restent imposants, mais leurs formes se diversifient et l'on constate un rapport nouveau à la commémoration : les sculptures sont bien souvent participatives, elles s'expérimentent plus qu'elles ne se voient.

Le titre de la troisième partie peut paraître déroutant car sous le nom de "Topographie de la mémoire", l'auteur intègre plusieurs thématiques : les stratégies esthétiques adoptées en matière de sculpture commémorative, les agents de la mémoire puis la géographie de la mémoire. Cette partie est l'occasion d'une analyse transversale de l'édification commémorative. D'un point de vue esthétique, J. A. Carballés revient sur le choix des matériaux de la pierre et de l'acier, matériaux de prédilection pour la commémoration des différentes victimes basques. Ces deux matériaux pérennes se distinguent cependant à plusieurs égards : le premier est par exemple résistant, le second est plus fragile, il peut rouiller avec le temps. Dans les deux cas, les artistes ont préféré adopter le chemin de l'abstraction plutôt que de la figuration au Pays Basque. De fait, la figure humaine est la grande absente de ces monuments. Quant aux stratégies de communication, l'auteur s'appuie sur la nomenclature établie par Philippe Mesnard²: la stratégie des monuments érigés pendant le franquisme et pendant la dernière décennie est avant tout *réaliste*. L'artiste cherche à créer une impression de réalisme, dans un but pédagogique. La présence des noms des victimes

² Philippe Mesnard, *Témoignage en résistance*, Paris, Stock, 2007 cité dans Jesús Alonso Carballés, *op. cit.*, p.318.

constitue selon l'auteur un indice de cette stratégie. Les monuments aux républicains des années 80-90 ont eu tendance à les omettre, bien souvent car ces victimes n'avaient pas pu être identifiées. J. A. Carballès passe ensuite en revue différents monuments, sous le prisme des stratégies évoquées par Mesnard: la stratégie *symbolique*, l'*elliptique* (ou *critique*) et la *pathétique*. Il est ensuite question des acteurs gouvernementaux et civils qui alimentent la production monumentale, ainsi que des architectes et artistes qui l'élaborent, comme Luis María Gana y Hoyos ou Néstor Basterretxea. Le chapitre se clôt sur l'étude des lieux de mémoire et du lien symbolique existant entre l'événement évoqué et l'emplacement choisi.

Malgré un titre et une couverture qui semblent mettre l'accent sur la matérialité visuelle du monument commémoratif, cet ouvrage est avant tout le travail d'un historien. Le monument devient un document qui se décrit et s'analyse d'un point de vue socio-historique et non pas tant esthétique. La dernière partie aborde certes des questions de matériaux, de stratégies esthétiques et de représentation, mais l'analyse est plus superficielle. Elle est de plus séparée des deux premières parties, qui effectuaient un état des lieux chronologique et comparatiste de la mémoire au travers du monument. D'une certaine manière, l'auteur sépare ainsi le fond de la forme alors qu'une étude concomitante aurait pu être envisagée. Un travail d'interprétation des procédés de fabrication, des matériaux, des socles, des jeux d'échelle, des pleins et des vides, du rapport instauré avec le public (la distance imposée ou abolie), etc., aurait pu venir enrichir la perspective de cet ouvrage.

Cependant, l'apport historique du travail de J. A. Carballès est indiscutable et se distingue par son souci de clarté et de pédagogie : les cartes, les chronologies, les croquis, les photographies se succèdent et offrent un ensemble très visuel et intelligible. Malgré son ancrage régional, il invite à une lecture à échelle nationale voire internationale : "Estos ciclos de los fenómenos memoriales, contrariamente a un extendido sentimiento de excepcionalidad entre sus propios portadores, son compartidos y observables a escala europea [...]"³. Cette volonté d'ouvrir le débat est aussi manifeste dans la partie finale de l'ouvrage, composée de résumés traduits en trois langues, le basque, l'anglais et le français. Il s'agit en effet d'un sujet politique, social et historiographique d'actualité, sans aucun doute transposable à d'autres sociétés occidentales et indéniablement prégnant dans la société espagnole contemporaine. Le pays traverse en effet un processus de transition longue, plus de quatre-vingts ans plus tard, les noms des rues finissent d'être remplacés, les symboles franquistes sont peu à peu démantelés, mais l'Espagne connaît toujours des mouvements de résistance : l'exhumation de fosses communes restent par exemple un sujet polémique et douloureux. La polémique judiciaire et médiatique déclenché par le juge Garzón en 2008, les difficultés d'application de la Loi sur la Mémoire Historique Nationale de 2007 ou encore le rejet de la proposition de réforme de cette même loi, au début du mois de mars 2018, l'ont largement démontré. Il semblerait qu'il soit plus simple de panser les plaies de la guerre par le biais d'une élévation convexe, l'édification de monuments, plutôt qu'au moyen d'un mouvement concave, l'exhumation des fosses. D'un point de vue politique, il est de toute évidence moins risqué de construire que de déterrer la mémoire enfouie.

Lisa GARCIA

AM et Doctorante à l'Université Sorbonne Nouvelle Paris 3

³ Jesús Alonso Carballés, *op. cit.*, p. 14.